

que nous avions emportées furent dévorées rapidement et dans l'ombre. Il n'est pas été prudent d'allumer du feu et d'attirer ainsi l'attention de l'ennemi, d'autant plus que le bruit de la fusillade approchait graduellement.

"Je jugeai que le combat engagé sur plusieurs points n'était pas distant de plus d'une lieue.

"Cependant, avec la nuit complète la fusillade s'éteignit peu à peu, les tirailleurs s'étaient repliés sans doute en arrière, mais nous entendions confusément et répercutés par les broux échos des bois, ces mille bruits vagues ou sonores qui résultent de la marche d'une armée.

"Ainsi, non-seulement je m'exposais à mourir sans gloire, fusillé comme un traître, mais encore je manquais à mon poste de combat.

"Cette pensée doubla la haine que j'éprouvais déjà pour cette nation française qui nous avait proscrits, et la colère m'aveuglant, je résolus de rejoindre les troupes autrichiennes, quoi qu'il arrivât, dussé-je me faire tuer si je ne parvenais à m'ouvrir un passage à travers les rangs français.

"—A cheval ! criai-je à mes hommes, à cheval et en route !

"—Capitaine, balbutia le Badois, nous ferions mieux d'attendre le jour.

"—Non, non ! m'écriai-je avec colère, à cheval !

"Mes hommes obéirent en murmurant, et je m'élançai en selle aussitôt.

"La nuit était obscure, profonde, et l'épaisseur de ce dôme de verdure que les sapins étendaient sur nos têtes achevait d'interrompre la moindre clarté venue du ciel. Il fallait nous fier à l'instinct de nos chevaux pour regagner les cantonnements autrichiens.

"Mais à peine étions-nous en route qu'une lueur apparut dans l'éloignement, leur rougeâtre, presque sinistre, puis, je reconnus la clarté des torches de résine, en même temps que le pas de plusieurs chevaux et le bruit des roues d'une voiture arrivaient à mon oreille.

"—Était-ce un fourgon français ?

"—A moi les Kaiserlitz ! m'écriai-je en courant au-devant de ces torches, suivi par mes hommes, décidé que j'étais à m'emparer du fourgon ou à me faire tuer. L'audace de cette armée passant à une demi-lieue de moi, et me coupant ainsi momentanément la retraite, m'avait exaspéré.

"Nous nous élançâmes au galop à la rencontre de cette clarté rougeâtre qui brillait dans la profondeur des bois, comme une bouche de l'enfer ; arrivés enfin à une certaine distance, je fis faire halte à ma troupe.

"Chaque sapin dissimula un cavalier, aux deux côtes de la route étroite et montueuse que suivaient les torches, et j'attendis...

"Bientôt je pus voir distinctement une sorte de chaise de poste aux portières de laquelle galopèrent quatre hussards français, tandis qu'au-devant des chevaux couraient deux autres soldats qui portaient les torches éclairant la route.

"Cette voiture, je le présentai tout d'abord, devait renfermer quelque personnage important, lequel, persuadé sans doute que l'armée française n'avait qu'à se montrer pour refouler au loin l'ennemi, avait pensé qu'une escorte de six hommes était plus que suffisante pour traverser la Forêt-Noire dans toute sa largeur ; et ce calcul eût été juste, du reste, sans le hasard qui m'avait ainsi enclavé entre le Rhin et les premières lignes françaises.

"Au moment où les deux éclaireurs arrivèrent à trente pas de nous, deux de mes hommes firent feu, et l'un d'eux fut tué roide tandis que le cheval de l'autre, frappé à mort, roulait sur le sol, engageant sous lui son cavalier.

"En même temps, je m'élançai au milieu de la route et criai aux hussards :

"Rendez-vous !

"Les Français ne se rendent que morts, tu le sais bien. Un combat terrible s'engagea entre eux et mes hommes. Ils n'étaient que quatre, nous étions neuf. Mais le postillon se mit

de la partie, tandis que les cris d'effroi d'une femme retentissaient au fond de la chaise de poste.

"La lutte fut longue, acharnée, horrible, mais enfin la victoire me resta. Les quatre hussards furent tués, et de mes huit hommes il ne m'en restait plus que deux.

"J'avais bien chèrement acheté la conquête de cette voiture.

"Je m'en approchai alors, une torche à la main, et à sa lueur, j'aperçus une femme évanouie, couchée de son long sur les coussins.

"Alors sur ce champ de bataille, les pieds dans le sang, foulant des cadavres, mes deux hommes et moi nous prodiguâmes nos soins à la belle prisonnière, et bientôt elle rouvrit les yeux et jeta autour d'elle un regard égaré.

"—Lancelot, murmura-t-elle, mon vieux Lancelot, que s'est-il donc passé ?

"Elle s'exprimait en français et appelait ainsi le brigadier de hussards qui l'escortait naguère et avait été tué par un de mes hommes.

"—Que désirez-vous, madame ? lui demandai-je en allemand, car, dans ma haine de la France, j'avais fini par ne jamais prononcer un seul mot de notre langue maternelle.

"Elle me regarda avec une curiosité inquiète, se souvint sans doute des coups de feu qu'elle avait entendus, et, se penchant vivement à la portière, elle regarda au dehors...

"Les cadavres entassés autour de la voiture lui arrachèrent un cri... elle devina tout !

"—Morts ! dit-elle avec l'accent de la terreur et du désespoir, et je suis prisonnière !

"—Ne craignez rien, madame, lui dis-je, vous êtes aux mains d'un gentilhomme, et si vous êtes prisonnière, au moins serez-vous traitée avec les égards dus à une femme.

"Un sourire de dédain passa sur ses lèvres, elle me toisa du regard et me dit :

"—Faites ce que vous voudrez, mais vous ne saurez pas qui je suis...

"Et à partir de cet instant, elle se renferma en un profond silence rempli de fierté et de dédain.

"Cette fierté et ce mépris m'irritèrent. Cette femme dont j'avais tué les défenseurs, et qui était en mon pouvoir, semblait me dominer de sa hauteur de grande dame, moi qui avais vu les plus nobles Viennoises s'éprendre d'amour à ma vue.

"—Madame, lui dis-je, les hasards de la guerre ont de cruelles rigueurs. Vous êtes ma prisonnière, mais croyez que votre captivité sera douce et que...

"Elle détourna la tête, m'interrompant ainsi et semblant me dire :

"—Je vous dispense de vos protestations et de vos offres de service.

"Que te dirai-je ? Le dédain de cette femme m'irritait au plus haut degré, et cependant elle était si belle que je me sentais dominé par un sentiment de respect et d'adoration tout nouveau pour moi. Et puis, cette pensée confuse, cet instinct de brutalité sauvage qui naissent chez le soldat aux heures de pillage, quand la rapine et l'incendie promènent leur torche hideuse à travers les villes saccagées, cette pensée coupable qui défend de respecter la femme de l'ennemi, s'empara de moi et me fit tressaillir. Je me souvins alors que les armées françaises s'étaient montrées peu scrupuleuses en Allemagne, et comme je haïssais la France autant que j'aimais ma nouvelle patrie, je songai que cette femme était la plus belle que j'eusse vue de ma vie...

"Et alors posséder cette femme, la posséder entièrement, à jamais devint un désir ardent qui se développa chez moi avec la rapidité dévorante de l'incendie, jeta le trouble au fond de mon cœur, égara ma raison et me fit envelopper ma prisonnière de ce regard enflammé que les tigres enamorés du désert doivent lancer à la tigresse qui sommeille paresseusement et dédaigne leur amour.

"Elle comprit ce regard peut-être, car je la vis frissonner